

ALEXANDER VON HUMBOLDT OU A INVENÇÃO DO OLHAR DA PAISAGEM MODERNA

ALEXANDER VON HUMBOLDT OU L'INVENTION DU REGARD PAYSAGISTE MODERNE

 Claude Raffestin ^A

^A Universidade de Genebra, Genebra, Suíça.

Recebido em: 15/12/2020 | 04/08/2021 DOI: 10.12957/tamoios.2021.58509

Correspondência para: Claude Raffestin (craffestin@hotmail.com)

Resumo

Quando a Reitora de sua Faculdade, Sra. Hannelore Lee-Janke, me honrou ao me pedir para abrir o ano acadêmico, e perguntei-me que tipo de lição poderia dar aos futuros tradutores e intérpretes. Ocorreu-me rapidamente que poderia ser interessante apresentar a figura de um grande sábio cujos 240º aniversário de nascimento e 150º aniversário da morte estão sendo comemorados este ano. Alexander von Humboldt não era apenas um naturalista, mas também um filósofo cujo trabalho hoje faz parte do que ainda não era chamado de ciências humanas. Ele ilustrou tanto as Naturwissenschaften como as Geisteswissenschaften. Ele foi capaz de traduzir e interpretar a realidade material para uma nova linguagem científica. Ele tornou a realidade disponível através das representações que deu à natureza, mas também através daquelas que deu às sociedades.

Palavras-chave: Alexander Von Humboldt; Invenção do Olhar; Paisagem Moderna

Résumé

Lorsque la doyenne de votre Faculté, Madame Hannelore Lee-Janke m'a fait l'honneur de me demander d'ouvrir l'année académique, je me suis demandé quel type de leçon je pourrais bien faire à de futurs traducteurs et interprètes. Il m'est rapidement venu à l'esprit qu'il pourrait être intéressant de présenter la figure d'un grand savant dont on fête justement cette année le 240 e anniversaire de la naissance et en même temps le 150 e de la mort. Alexander von Humboldt, non seulement naturaliste, est aussi un philosophe dont les travaux font partie aujourd'hui de ce qu'on n'appelait pas encore les sciences humaines. Il a illustré tout autant les Naturwissenschaften que les Geisteswissenschaften. Il a su traduire et interpréter la réalité matérielle dans un langage scientifique nouveau. Il a rendu disponible la réalité par les représentations qu'il a données de la nature mais aussi par celles qu'il a données des sociétés.

Mots-clés: Alexander Von Humboldt; Invention du Regard; Paysagiste Moderne.





Lorsque la doyenne de votre Faculté, Madame Hannelore Lee-Janke m'a fait l'honneur de me demander d'ouvrir l'année académique, je me suis demandé quel type de leçon je pourrais bien faire à de futurs traducteurs et interprètes. Il m'est rapidement venu à l'esprit qu'il pourrait être intéressant de présenter la figure d'un grand savant dont on fête justement cette année le 240^e anniversaire de la naissance et en même temps le 150^e de la mort. Alexander von Humboldt, non seulement naturaliste, est aussi un philosophe dont les travaux font partie aujourd'hui de ce qu'on n'appelait pas encore les sciences humaines. Il a illustré tout autant les Naturwissenschaften que les Geisteswissenschaften. Il a su traduire et interpréter la réalité matérielle dans un langage scientifique nouveau. Il a rendu disponible la réalité par les représentations qu'il a données de la nature mais aussi par celles qu'il a données des sociétés.

A tort, on pourrait penser que Humboldt est le représentant typique de cet encyclopédisme du XVIII^e. En fait, il se meut à l'intérieur d'un cadre théorico-philosophique qui l'a porté à s'intéresser surtout aux connexions qui relient les phénomènes géographiques, les composantes naturelles, à l'homme qui joue le rôle de facteur dynamique. Son fameux voyage, "*Voyage aux régions équinoxiales du Nouveau continent*" qui a duré de 1799 à 1804 lui fournira la matière de 35 volumes rédigés de 1805 à 1834. Ce voyage qui lui a donné une expérience directe des paysages, des populations et des cultures va constituer une trame théorique dans laquelle s'entrelaceront ses travaux ultérieurs.

Par son éducation, faite par des hommes qui avaient adhéré à l'Aufklärung, Humboldt prit rapidement conscience que la connexité des forces de la nature et le sentiment de leur mutuelle dépendance étaient à la base de la connaissance. Ce n'est pas par hasard si l'on trouve sous sa plume, au début du Cosmos : "Dès que l'homme, en interrogeant la nature, ne se contente pas d'observer, mais qu'il fait connaître des phénomènes sous des conditions déterminées; dès qu'il recueille et enregistre les faits pour étendre l'investigation au-delà de la



courte durée de son existence, la philosophie naturelle se dépouille des formes vagues et poétiques qui lui ont appartenu dès son origine; elle adopte un caractère plus sévère, elle pèse la valeur des observations, elle ne devine plus, elle combine et raisonne." (p. 3). Et d'ajouter : "Alors les aperçus dogmatiques des siècles antérieurs ne se conservent que dans les préjugés du peuple et des classes qui lui ressemblent par leur manque de lumières; ils se perpétuent surtout dans quelques doctrines qui, pour cacher leur faiblesse, aiment à se couvrir d'un voile mystique" (ibid.).

Ces deux citations sont d'une extrême importance car elles résument parfaitement Humboldt quand bien même elles le font d'une manière implicite. D'une part, elles montrent la problématique relationnelle et d'autre part le refus de l'influence théologique qui dans le domaine de la géographie était encore assez sensible chez beaucoup d'auteurs au XVIII^e siècle. Humboldt, toute sa vie, va poursuivre cette étude du tout mais sans succomber sous la masse des phénomènes qu'il cherchera à maîtriser par une étude rationnelle à l'aide de quelques fondamentaux pour saisir l'unité et l'harmonie de cet immense assemblage de choses et de forces.

Son passage à l'université de Göttingen, alors un des centres des Lumières en Allemagne, où il rencontrera des hommes comme Lichtenberg et Georg Forster contribuera à l'affermir dans sa volonté de mettre en évidence le vaste système de relations qui relie les choses du monde. La rencontre avec Forster, qui tout jeune avait participé avec son père au second voyage de Cook autour du monde, sera d'une grande importance pour lui. Forster, en effet, ne se contentait pas de récolter des données et des observations empiriques mais il avait, en somme, montré que toute approche géographique devait être comprise comme étude d'un complexe unitaire. L'approche paysagiste de Humboldt doit beaucoup à Forster qui, dans les sciences géographiques, peut être considéré comme un des créateurs de la notion de paysage.

Cette idée du « tout » de Humboldt n'intéresse pas que les sciences de la nature mais aussi celles de l'homme alors encore en gestation. Là aussi, Humboldt partira de l'observation. Devenu, après 1792, un collaborateur des mines de Bayreuth et de Franconie avant d'en être nommé directeur, il s'intéressera aux problèmes sociaux des mineurs en cherchant à améliorer



leurs conditions de vie et les systèmes de protection des mineurs. Il créera même une école pour les travailleurs des mines.

Après quelques années dans les mines, Humboldt se retira pour se consacrer à ses travaux personnels mais on peut se demander si son choix n'a pas été déterminé par la difficulté qu'il éprouvait, lui le libéral, à concilier ses idées avec une activité pour un État absolutiste. La mort de sa mère en 1796 lui apporta une fortune suffisante pour qu'il puisse se livrer à ses activités scientifiques sans soucis matériels. Cela dit, tous les héritiers de grosses fortunes ne deviennent pas Humboldt. Après un séjour à Paris en 1798 où il fit la connaissance de Aimé Bonpland, naturaliste, qui avait été l'élève de Lamarck, de Jussieu et de Desfontaines au Muséum d'histoire naturelle et qui devait devenir le précieux compagnon de Humboldt durant son voyage américain.

Le voyage, qui peut être considéré comme la première grande expérience géographique sur le terrain, s'est déroulé au Venezuela et sur le fleuve Orénoque, au Pérou et au Mexique.

Je voudrais fournir deux exemples de la problématique relationnelle de Humboldt qui montrent dans quelle mesure il a ouvert à la géographie une voie nouvelle à l'Erdkunde. Dans ses Tableaux de la nature il écrit : "On a cru caractériser les différentes parties du monde en disant que l'Europe a des *bruyères*, l'Asie des *steppes*, l'Afrique des *déserts*, l'Amérique des *savanes*; mais par cette distinction, on établit des contrastes qui ne sont fondés ni dans la nature des choses ni dans le génie des langues". Il montre ensuite qu'il faut prendre en compte les associations végétales et faire une étude comparée à des échelles différentes pour bien comprendre que les concepts trop généraux ne permettent pas de faire une description parfaitement documentée. Humboldt va constamment comparer les régions entre elles et en tirer des connaissances qui fondent dans la pratique la géographie comparée. Avec Candolle, il est, sans aucun doute, le premier à avoir posé les bases de l'écologie végétale qui s'oppose à la botanique en ce sens que les relations sont prises en compte à des échelles diverses et qu'il met l'accent sur les interactions des différents phénomènes. Les analyses de Humboldt ne sont



pas moins pertinentes dans le domaine qu'on nommerait aujourd'hui la géographie humaine. Je pense en particulier à la discussion de l'esclavage et du sucre, à Cuba.

Le regard de Humboldt nourri par une observation aiguë du terrain et encadré par une instrumentation scientifique très moderne a fait école tout au long du XIX^e siècle, non seulement dans la science allemande, mais aussi dans la science internationale chez des hommes comme Elisée Reclus, George Perkins Marsh, écologue avant la lettre et beaucoup d'autres encore. Alexander von Humboldt n'a jamais enseigné à l'université comme titulaire d'une chaire, et peut-être est-ce pour cela qu'il est moins connu, mais ses travaux, à travers lesquels il a été loisible de découvrir son regard, ont eu une grande audience. Mais de quoi s'agit-il quand on parle de regard? Il n'y a pas un, mais des regards possibles, conditionnés par les états de nature que l'homme a traversés au cours de l'histoire. Si la vision est commandée par la physiologie de l'œil, le regard, lui, est conditionné par la culture qui est tout à la fois un instrument de domestication et de simulation. Même dans l'hypothèse d'une acuité visuelle normale, le regard, porté sur les objets, n'est pas le même pour chacun, puisqu'il dépend des médiateurs culturels à disposition : "L'atto del guardare, che solo apparentemente sembra un semplice movimento fisiologico, è stato investito dalla cultura antica e medievale di una notevole complessità simbolica, accresciuta nel corso dei secoli successivi e dalla metà dell'ottocento ad oggi dalle indagini dei fisiologi, degli psicologi, degli studiosi di scienze sociali ed umane, degli etologi e degli specialisti di cinesica e di prossemica"¹ (l'acte de regarder qui en apparence seulement semble un simple mouvement physiologique a été investi dans la culture antique et médiévale par une remarquable complexité symbolique, augmentée au cours des siècles suivants et depuis la moitié du XIX^e et jusqu'à aujourd'hui par les enquêtes des physiologistes, des psychologues, des chercheurs en sciences sociales et humaines, des éthologues et des spécialistes de kinésie et de proxémie). Regarder, en tant que pratique, est donc un acte dont les dimensions sont, surtout, mais pas seulement, historiques et anthropologiques.

¹ Angela Giallongo, *L'avventura dello sguardo*, Educazione e comunicazione visiva nel Medioevo, Edizioni Dedalo, Bari, 1995, p. 8.



En effet, nous ne portons pas le regard et n'observons pas les mêmes choses selon l'environnement dont nous provenons. Selon le lieu et la société dont nous provenons, le regard se porte non sur tout, mais seulement sur certaines choses pour la lecture desquelles nous possédons des médiateurs.

La question s'affine si l'on s'intéresse aux couleurs. La perception des couleurs est un phénomène physiologique, mais le regard et par conséquent l'attention portée aux couleurs est un phénomène social : « Les couleurs dont se délectent chaque siècle et chaque nation révèlent leurs coutumes »². Le XVI^e siècle, par exemple, a multiplié les traités sur les couleurs dont les significations se sont perdues en passant d'un état social à l'autre. Je serais tenté de dire en passant d'un état de nature à l'autre, pour reprendre l'expression de Moscovici, qui montre que l'homme est créateur et sujet de la nature dans laquelle il évolue. Son regard n'est donc pas le même, selon le lieu, le moment et la relation. Il invente son regard au fur et à mesure des pratiques et des connaissances qu'il accumule.

C'est assez dire, je pense, que le regard géographique n'est pas, avant la constitution de la discipline, un regard identifié à quelque domaine de l'expérience puisqu'il se laisse envahir par tout l'inattendu éventuellement merveilleux du visible. Même si les voyageurs de l'Antiquité au XVIII^e siècle ont laissé des témoignages écrits de ce qu'ils ont vu ou cru voir et que leurs relations de voyages sont matière à penser le monde, il n'est souvent pas possible, quelques exceptions mises à part, de les créditer d'un regard géographique, ou seulement par commodité, puisque celui-là n'est pas encore identifié. Leur regard est souvent qualifié à tort de géographique parce qu'il s'épuise dans la description de telle ou telle partie de la terre que l'on estime, toujours à tort, être l'objet de la géographie par excellence. En fait, la géographie est, en tant qu'expérience humaine et corpus scientifique, l'explicitation des pratiques et des connaissances que les hommes ont de cette réalité matérielle qu'est la Terre. C'est donc confondre l'objet et la pensée sur l'objet si l'on s'en tient à la Terre pour qualifier la géographie. Avant l'élaboration de tout corpus théorique servant de programme d'observation, les relations de voyages n'ont pas de destinataire qui pourrait en vérifier la

² Manlio Brusatin, *Histoire des couleurs*, Paris, 1986, pp. 76-77.



cohérence scientifique. L'inévitable solipsisme du voyageur n'est pas la science, même si celle-ci peut le récupérer et l'utiliser sous certaines conditions. En d'autres termes, il ne s'agit pas d'un regard, prolongement de pratiques et de connaissances, comme celui, clinique, du médecin. Le regard des voyageurs n'est pas d'abord un « regard clinique », mais un « regard de voyeur ». Le mot, ici, est à prendre au sens étymologique de guetteur ou témoin. C'est un regard mobilisé par la curiosité qui se voudrait à chaque fois originelle et première, autrement dit « fondatrice ». Cette curiosité est à l'œuvre de l'Antiquité au XVIIIe, d'Hérodote à Cook en passant par Marco Polo et Colomb entre autres, mais, dans chaque cas, le regard est différent et ce n'est que par une commodité historique abusive, qu'on peut parler de géographie. Toutes les relations de voyages sont bien des représentations, mais toutes les descriptions scripturales, graphiques ou picturales qui en résultent ne sont pas des représentations scientifiques procédant d'une méthode géographique. Malgré tout, cela ne signifie pas que ces représentations ne puissent pas éventuellement avoir une valeur géographique au sens moderne du terme.

Le regard géographique est l'aboutissement d'une convergence de modes de représentation qui ne sont pas géographiques au sens strict du terme, mais qui seront mobilisés au fil du temps pour rendre compte de ce qui est observé et par conséquent vu. Le regard géographique s'inscrit dans ce que l'on peut appeler la lisibilité du monde ³. La lisibilité du monde n'est évidemment pas la même au fil des siècles parce que justement le regard n'est pas le même. Le regard géographique est une construction progressive dont nous trouvons des exemples déjà au XVIIe siècle, mais dont une première étape achevée est accomplie par Alexander von Humboldt.

Le regard géographique de Humboldt est remarquablement attesté « Als Humboldt sich am Ende seiner Reise durch Südamerika und Mexico und nach einem Besuch bei Präsident Jefferson im Juni 1804 in Philadelphia vom Kontinent mit einem Vortrag in der Philosophical Hall verabschiedet hatte, bedauerte Thornton in einem Brief an den Sekretär der Philosophical Society, John Vaughan, vom 6. Juli, dass er *ganz Südamerika in die Tasche*

³ Cf. Hans Blumenberg, *Die Lesbarkeit der Welt*, Frankfurt am Main, 1986.



stecke, auch weil seine Werke in Europa erscheinen würden »⁴. Quel plus bel hommage pouvait-on rendre au regard de Humboldt ? Ainsi la représentation de l'Amérique du Sud qu'il avait produite, par son regard, apparaissait presque plus importante que la réalité elle-même, si l'on fait la part de la rhétorique dans la lettre précitée. Je reviendrai sur le regard de Humboldt, qui marque un tournant dans l'histoire de la représentation, parce qu'il influencera toute la géographie contemporaine après lui.

La représentation, de quelque nature qu'elle soit, par son contenu permet d'identifier la nature du regard qui se porte sur la réalité observée. Cette représentation, je l'ai dit est une convergence sur les étapes de laquelle il convient de s'arrêter. Il y a, en effet, une corrélation entre cartographie et peinture du paysage puisque ce sont les images construites, ou représentations, qui permettent de suivre les modifications du regard. Parmi les images proprement géographiques, il convient d'abord d'évoquer la carte qui est l'un des premiers modèles, c'est-à-dire une représentation cohérente mais déformée de la réalité. En effet, on restitue un objet en trois dimensions sur une surface plane ce qui signifie que la carte est « *costituita su di una polarità tra logica ed analogia* » dans la mesure où elle discipline « *lo sguardo ed il pensiero a considerare soltanto ciò che possiede visibilità e misurabilità* »⁵.

Avec le paysage, un mode de représentation nouveau est disponible qui sera sollicité par la géographie moderne en pleine constitution. Là encore, Humboldt a marqué un tournant : Humboldts Blick auf die physische Wirklichkeit als landschaftliche ist bestimmt durch die für die frühe Geographie fast selbstverständliche Tatsache, dass der Ertrag seiner Reisen zu einem grossen Teil in seinen Zeichnungen bestand »⁶.

La corrélation entre carte et paysage marque un approfondissement et un enrichissement du regard. Dans la carte, la relation entre logique et analogie débouche sur une modalité interprétative, dans le paysage, la relation entre l'analogique et le digital débouche sur une modalité de production de l'image⁷. Cette corrélation est ancienne et se trouve déjà

⁴ Blumenberg, op. cit. p. 281.

⁵ Mario Neve, *Virtus Loci, Lineamenti fondamentali di una teoria dell'informazione spaziale*, Urbino, 1999.

⁶ Blumenberg, op. cit. p. 281.

⁷ Neve, op. cit. p. 289.



chez Ptolémée encore que je ne sois pas certain que le terme grec de « graphikos » puisse être rendu en langage moderne par peinture. Il y a là une possible ambiguïté et il ne faut pas exagérer les pouvoirs de la traduction⁸. Pour qu'il ait représentation, il a fallu d'abord que la carte fasse prendre conscience du « pays » pour qu'ensuite s'élabore le paysage qui n'est pas autre chose, mais c'est déjà beaucoup, que la représentation du pays ou en termes plus actuels le territoire. Ce qui crée le territoire est le travail dans le sens du mot allemand « Handarbeit » ou « körperliche Arbeit » en opposition à « Geistesarbeit ou geistige Arbeit » qui crée le paysage. La création des choses ne déclenche pas nécessairement la représentation de celles-ci comme l'indique justement la situation au XVI^e siècle de la notion de paysage qui émerge lentement de la contemplation du pays. Pour que la notion de paysage se fasse jour, il faut une explicitation d'idées, de valeurs et de normes que le sujet historique est seul à pouvoir objectiver : « La conscience doit avoir, au-delà des éléments, un nouvel ensemble, une nouvelle unité, non liés aux significations particulières des premiers ni composés de leur somme mécaniquement pour que commence le paysage »⁹. Si le regard ne dispose pas d'un ensemble qui le guide et l'oriente, il n'y a tout simplement pas de représentation nouvelle : « Notre regard peut réunir les éléments du paysage en les groupant soit d'une façon soit d'une autre, il peut déplacer les accents parmi eux de bien des manières, ou encore faire varier le centre et les limites. Mais la figure de l'homme détermine par elle-même tout cela, elle effectue par ses propres forces la synthèse autour de son propre centre, et se délimite sans équivoque »¹⁰. Ainsi on s'approche du regard géographique scientifique qui apparaîtra au XVIII^e siècle, mais dans beaucoup de cas, on oscille, dans les représentations, entre la précision topographique et l'art pictural pour rendre compte des objets dignes d'admiration.

Le passage au regard géographique proprement dit s'accomplira lorsqu'il y aura transfert du concept de paysage du domaine proprement esthétique à celui du savoir scientifique. En d'autres termes, le regard géographique moderne est constitué au moment où le savoir pittoresque et poétique se transforme en savoir de la nature, utilisé par les hommes pour dominer la terre. Le regard géographique naît avec la production critique des images de

⁸ Sur ce sujet voir Jean-Marie Besse, *Voir la Terre, six essais sur le paysage et la géographie*, Actes Sud, 2000, p. 35-36.

⁹ Georg Simmel, *La tragédie de la culture et autres essais*, Editions Rivages, Paris, 1988, p. 229.

¹⁰ Ibid. p. 237.



la nature qui, sans négliger la contemplation, fait passer celle-ci après la production de la connaissance scientifique. Le regard géographique n'est plus celui du voyeur mu par la pure curiosité, mais celui du naturaliste mu par la volonté d'expliquer et de comprendre. Dès lors le paysage n'a plus seulement une fonction décorative ou ornementale, comme ce fut le cas également pour la carte, mais aussi une fonction explicative. L'impression de la nature n'en reste pas à la simple contemplation mais s'ouvre sur la récolte de données et « l'adesione all'immagine è utile soltanto al fine di facilitare la traslazione dello sguardo sul piano scientifico »¹¹. C'est en ce sens que le regard géographique devient critique puisque la vision des choses n'est pas acceptation de l'image pour le seul plaisir esthétique mais utilisation de l'image pour susciter et inventer de nouvelles connaissances à partir de nouveaux médiateurs. Le passage a pris naturellement beaucoup de temps. Pourtant je dois tenter une analogie pour le faire comprendre. Si les biologistes qui sont dans cette salle posaient devant moi une série de photographies de ce qu'ils observent sous le microscope et qui fait partie de leur travail quotidien, je serais incapable de dire de quoi il s'agit, mais je serais probablement sensible à leur beauté étrange néanmoins sans signification pour moi. Pour passer du moment esthétique au moment scientifiquement utile, il me faudrait absorber tous les médiateurs qui permettent la lecture et l'interprétation de ces images. Mon regard devant ces images n'est pas contemporain de celui des biologistes, il est un regard aveugle à ce qui est l'essentiel pour eux.

S'il est difficile de dater avec précision un tournant dans l'histoire du regard, il est cependant loisible de proposer une période axiale dans laquelle la multiplicité des changements conduit à inférer une modification de fond. Cette Achsenzeit, pour reprendre une expression chère à Jaspers, se situe autour de la Révolution française entre les voyages de Cook (1768-1771, 1772-1775, 1776-1780) et le voyage de Humboldt (1799-1804). Mais avant d'entrer dans le détail de la transformation du regard esthétique en regard scientifique, il est indispensable de rappeler que l'on se trouve dans une phase de transformation socio-économique et socio-politique. En effet, nous sommes alors à la charnière de deux états de nature, celui de l'état de nature organique et celui de l'état de nature mécanique dont le

¹¹ Neve, op. cit. p. 295.



triomphe surviendra à la fin du XIXe siècle. Il n'y a pas de coupure nette entre les deux mais une zone de compénétration dans laquelle les sciences de la fin du XVIIIe vont jouer un rôle toujours plus significatif. Il y a, au cours de cette période, une convergence de facteurs divers, politiques, économiques, sociaux et culturels, qui annoncent les grandes transformations du XIXe par le renouvellement des médiateurs à disposition. Avant cette période, on lit le monde d'une manière différente de celle dont on le lira après. Et si on va lire le monde différemment, c'est que le regard des hommes est médiatisé par d'autres instruments que ceux en usage jusqu'alors. Il faudrait évidemment beaucoup plus de temps pour développer cette problématique, mais une chose est certaine, en tout cas, les textes géographiques d'avant la période axiale précitée ne sont en rien semblables à ceux qui la suivent; dans un cas, on a affaire à des catalogues de connaissance tandis que dans l'autre, il y a une véritable analyse du monde perceptif extérieur sur lequel on projette les apports des sciences de la nature et en particulier celui des grandes lois de la nature élaborées depuis le XVIIe siècle. La géographie précédente catalogue et énumère tandis que celle du type tableau de la nature est plus attentive aux relations entre les choses qu'aux choses elles-mêmes. Ainsi on peut prétendre que le passage de la contemplation à l'observation dénote la préoccupation de la connaissance scientifique de ceux-là mêmes qui ont compris que le nouvel état de nature en gestation a pour préoccupation d'actualiser tous les contenus possibles, qui sont au-delà des apparences, pour avoir une prise immédiate sur le réel de manière à pouvoir le comprendre et l'utiliser. Le passage à l'état de nature cybernétique ou synthétique qui est celui dans lequel nous évoluons sera à l'origine d'une nouvelle transformation du regard.

La période axiale pour la modification du regard est assez bien déterminée par le second voyage de Cook auquel le jeune Georg Forster qui accompagnait son père Johann Reinhold donna un relief particulier en publiant, avant tout le monde son compte rendu de l'expédition qui démontra que le voyage devait être un moyen de faire la connaissance de la Terre de Dieu sans s'embarrasser de toutes les choses inutiles de la congrégation des professeurs¹². Lorsqu'ensuite, G. Forster fera le voyage qui a pour itinéraire le cours inférieur du Rhin en direction de la Hollande et comme objectif la France et Paris pour comprendre la

¹² Cité par Mario Neve, p. 292.



nature de la Révolution française, on peut dire que ce voyage de formation démontrera la nature du nouveau regard. Ce qui est intéressant c'est qu'il est accompagné par le jeune Alexander von Humboldt qui en retirera une leçon fondamentale à travers le titre même du livre de Forster *Ansichten vom Niederhein*. Humboldt utilisera ce concept en le retravaillant pour arriver à sa vision critique du paysage qu'on trouvera dans ses *Ansichten der Natur* de 1808 et le *Kosmos* qui sera cette grande fresque inachevée.

Il ne s'agit pas de réduire la période axiale de la transformation du regard à Forster et Humboldt, bien au contraire, mais de montrer qu'en matière de regard géographique ils sont une étape dans le grand processus de confluence de la cartographie, de la peinture, de la littérature et de visions spécialisées des ingénieurs de toutes sortes. J'ai bien dit une étape car le processus ne s'arrête pas avec eux. Bien au contraire, il se poursuit tout au long du XIXe siècle pour rebondir avec les nouvelles techniques de la photographie. Une chose pourtant est certaine c'est que la représentation, soit par le texte ou par l'image quelle qu'elle soit n'est plus une fin en soi mais le moyen de parvenir à une connaissance scientifique des choses et de leurs relations entre elles. La géographie botanique de Humboldt et de Candolle en témoignent d'une manière éloquente. Je n'ai évidemment pas le temps d'évoquer tous ceux qui retiendront la leçon de Humboldt car la liste est trop longue. Pourtant, en matière de géographie critique, je ne peux pas m'empêcher de citer George Perkins Marsh qui, dans son livre de 1864, *Man and Nature*, à peine connu et jamais traduit en français, fera une critique de l'action anthropique dans la nature sur le mode historique. On peut, encore, le lire avec profit car il montre déjà qu'il n'y a pas de catastrophes naturelles mais des catastrophes humaines par le fait que c'est l'ignorance humaine qui augmente la vulnérabilité des établissements humains.

COMO CITAR ESTE TRABALHO

RAFFESTIN, Claude. Alexander Von Humboldt ou a invenção do olhar da paisagem moderna. *Revista Tamoios*, São Gonçalo, v. 17, n. 2, p. 05-16, 2021. Disponível em: <https://doi.org/10.12957/tamoios.2021.58509>. Acesso em: DD MM. AAAA.